



CLASSIQUES
GARNIER

MARTIN (Philippe), « Alix Le Clerc : Une mystique face au sommeil », *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 98e année, n° 4, 2018 – 4, p. 443-462

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-09335-0.p.0070](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-09335-0.p.0070)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2018. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

ALIX LE CLERC : UNE MYSTIQUE FACE AU SOMMEIL

Philippe Martin

LARHRA – UMR 5190
Université Lyon 2 Lumière

Résumé : Comme tous les fidèles du XVII^e siècle, Alix Le Clerc (1576-1622) a un rapport complexe à la nuit. Si elle est le moment du repos, elle est aussi l'espace du danger car le corps n'est plus alors contrôlé par l'esprit. Mystique, Alix développe une exceptionnelle typologie distinguant (1) les moments de veille où Dieu lui apparaît, (2) le sommeil où, par les rêves, elle passe dans un autre monde, (3) l'entre-deux, zone contrôlée par le diable. Fondatrice d'ordre, elle prend garde à ce que ses sœurs ne sombrent ni dans la mollesse du repos ni dans des mortifications outrancières. En développant une pensée aussi structurée, Alix nous dévoile toute l'ambiguïté d'une époque.

Abstract : Like all the faithful of the 17th century, Alix Le Clerc (1576-1622) had a complex relationship with the night. Whilst the night was the time of rest, it was also a place of danger, because the body was no longer under the control of the mind. As a mystic, Alix developed a remarkable typology distinguishing (1) moments of sleeplessness where God appeared to her, (2) sleep during which she passed into another world through dreams, (3) the zone in between (1) and (2), controlled by the devil. Founder of a religious order as she was, she took care that her sisters slipped neither into the laxity of ease nor into excessive mortification. By developing such a structured thought, Alix reveals to us all the ambiguity of her century.

Dans la nuit du 10 novembre 1619, Descartes (1596-1650) dort d'un sommeil agité. Parlant de lui à la troisième personne, il décrit son doute. Se demandant « si ce qu'il venait de voir était songe ou vision, non seulement il décida en dormant que c'était un songe, mais il en fit encore l'interprétation avant que le sommeil le quittât¹ ». On sait l'importance de l'événement puisque c'est ce qui déclenche le fameux : « Je pense donc je suis » qui a eu une si grande importance pour l'approche de l'esprit, de l'âme et de l'inconscient².

¹ Descartes, 1859, p. LXXVIII.

² Whyte, 1960.

C'est dire l'importance de la question du sommeil au début du XVII^e siècle. C'est un sujet discuté par les philosophes, les hygiénistes, les moralistes, les théologiens. Tout est en jeu ici. Si, pendant la journée, le corps est sous le contrôle vigilant de l'esprit, que se passe-t-il quand celui-ci s'assoupit ? L'âme est-elle suffisamment libérée pour voir le Ciel ? Les mauvais instincts vont-ils prendre le dessus et pousser au péché ? Conseiller et avocat du roi, grammairien, historien, moraliste, philosophe, Scipion Dupleix (1569-1661) assure, en 1606, que « l'homme dormant n'est compté ny entre les vivans ny entre les morts³ ».

La question n'est pas anecdotique car, comme le dit la sœur Mary Margaret of the Angels (1693-1739) : « Si je devais vivre 60 ans, 20 seraient totalement consacrés à dormir⁴ ». Or la nuit d'une religieuse n'est jamais une activité neutre. Rutebeuf (1230-1285) le disait déjà dans *Li diz des Beguines* :

Quoi que puisse dire une Béguine,
Prenez le tous en bonne part [...]
Si elle dort, elle est en extase,
Si elle songe, c'est une vision.

Le poète se moquait, mais il met en évidence un sujet important. Le sommeil et l'activité onirique sont entourés d'un discours pieux. En ce domaine, Alix Le Clerc (1576-1622)⁵ développe une approche parfaitement révélatrice de ce qui se passe dans les couvents féminins du XVII^e siècle. Elle est, avec Pierre Fourier (1565-1640), la fondatrice de la congrégation lorraine de Notre-Dame, chargée plus spécialement de l'instruction des petites filles. Sa première école est ouverte dans son village de Mattaincourt et, à la fin du XVIII^e siècle, l'institution compte une centaine d'établissements dispersés dans le nord et l'est de la France, ainsi que dans l'Empire. Alix est également une mystique, saluée à sa mort comme une sainte.

UNE MYSTIQUE

Alix Le Clerc est avant tout une femme qui s'interroge, qui lutte contre sa nature pour se consacrer pleinement à Dieu : elle est une véritable mystique. Pour connaître et encadrer ses expériences, son directeur spirituel, le jésuite Jean Guéret (1559-1630) lui demande de rédiger une autobiographie spirituelle. Si nous ne possédons plus ce manuscrit, son contenu nous est parfaitement connu. En effet, mère Angélique Milly, amie personnelle d'Alix et seconde

³ Dupleix, 1606, chapitre 1.

⁴ Cité dans Hallett, 2013, p. 41.

⁵ Pour une biographie, voir : Tihon, 2004.

supérieure de la maison de Nancy, l'a fait recopier et certifier authentique en 1658. Longtemps, ce texte n'a été connu que par une version tronquée surnommée *Relations de 1666*. En 2004, grâce au travail des sœurs Marie-Claire Tihon et Paule Sagot, la version de 1658 a été publiée⁶. Elle nous permet une plongée dans les conceptions d'Alix. Non pas ce qu'elle veut qu'un lecteur sache, puisque le texte n'est pas destiné à la diffusion, mais ce qu'elle ressent et veut partager avec son confesseur. L'exercice n'est pas spécialement original⁷ : Marie Guyart (1599-1672) ou, plus récemment, Thérèse de Lisieux (1873-1897) ont aussi rédigé leurs autobiographies spirituelles. Le travail répond à une demande d'un directeur de conscience, à moins qu'il n'obéisse à une pulsion intime ; dans tous les cas, le scripteur veut conserver un souvenir et mettre de l'ordre dans une expérience qui le dépasse, un moment où ses repères habituels s'effacent. C'est l'état d'esprit d'Alix, qui commence ainsi :

Honoré Père en Dieu en la présence de la Majesté duquel je suis comme une petite puce, et beaucoup moins, me reconnaissant très indigne de recevoir aucune des grâces, mais plutôt de beaucoup d'enfers [...] ⁸.

S'adressant directement à son confesseur, elle se sent totalement désarçonnée par ce qu'elle vit : ces « grâces » dont elle se sent indigne. Seules ses expériences, leur contexte et leur contenu l'intéressent. Elle ne fait pas une chronique de sa vie, mais le journal de ses relations avec le Ciel. Si sa présentation est chronologique, elle est parfaitement consciente qu'elle expérimente trois types de pratiques spirituelles ; à chacune correspond un état de veille particulier.

La dimension la plus glorieuse correspond à ce qu'elle nomme ses « attractions et évanouissements⁹ ». Ce sont des épisodes d'enlèvements mystiques. L'un des premiers se déroule dans l'église de Poussay, le suivant dans la chapelle du Sépulcre. Puis les événements se multiplient, tout en demeurant exceptionnels. À chaque fois, Alix se sent brutalement arrachée à son quotidien : « mon esprit fut tiré tout à coup », avoue-t-elle. Leur souvenir est brûlant :

Car ces attractions qui se font, le plus souvent assoupissants tous mes sens extérieurs, laissent toujours ma mémoire remplie et ma volonté échauffée vers l'amour de Dieu, avec un grand désir qu'il fasse toujours ses saintes volontés en moi ¹⁰.

⁶ Le Clerc, 2004.

⁷ Martin, 2017, p. 90-92.

⁸ Le Clerc, 2004, p. 13.

⁹ *Ibid.*, p. 38.

¹⁰ *Ibid.*, p. 56.

C'est, littéralement, le « ravissement » car Alix est toujours éveillée et consciente. Elle est privée de ses sens, emportée vers des sphères élevées. Revenue à elle, elle n'est pas transformée mais « chargée » d'un amour et d'une énergie renouvelés. Les témoins la contemplent sans vraiment comprendre. Son biographe note : « Il est arrivé très fréquemment qu'en priant elle étoit si transportée & si unie à Dieu, qu'il falloit la réveiller comme d'un profond sommeil¹¹. » C'est ce que vivent d'autres mystiques. Saint Bernard définit trois degrés, ou « ciels¹² » : au premier, celui de l'humilité, le croyant accède grâce au Fils ; au second, celui de la miséricorde, par l'intermédiaire du Saint-Esprit ; au troisième par un enlèvement car le Père ne vient jamais sur terre. Il attire l'humain vers lui ; celui-ci n'y est pas « conduit » mais est « ravi » au monde comme l'explique saint Paul. Il n'y aurait pas de différence fondamentale entre le *raptus* et l'*excessus*, mais deux points de vue : le premier est celui du théologien qui détermine les conditions de l'expérience, le second celui du mystique qui tente de comprendre ce qu'il a vécu. La question a agité les esprits tout au long du XVII^e siècle, les disputes sur le vocabulaire et la hiérarchie des expériences étant nombreuses. Au XIX^e, le père passionniste Séraphin (1804-1879) en fait la synthèse. Il distingue d'abord « l'attraction mystique » durant laquelle des objets saints, spécialement l'eucharistie, « attirent la personne extatique ou bien sont attirés par elle¹³ ». Vient ensuite « l'entraînement mystique » : « quand ce phénomène a lieu, la personne, sans se biloquer, se sent tout à coup entraînée par une puissance étrangère qui la force d'aller dans tel ou tel endroit, soit vers une église, soit ailleurs¹⁴ ». Bien des mystiques connaissent le phénomène. Alors qu'elle circule dans un chariot, sainte Ida de Louvain († 1113) est sortie [expulsée ?] par une force invisible, équivalente à celle de trois hommes, et poussée vers une église. Le 22 février 1858, Bernadette est forcée de quitter le chemin de son école pour rejoindre la grotte des apparitions à Lourdes. Le père Séraphin présente encore la « marche mystique », qui est une « simple forme de l'extase mobile¹⁵ ». Enfin, il s'attarde sur « l'enlèvement extatique » qui « arrive pendant l'extase, ou du moins pendant que la personne vaque à la prière¹⁶ ». C'est l'entrée dans le troisième ciel de saint Bernard, ce que vit, par exemple, Catherine de Sienne (1347-1380). Les contemporains d'Alix insistent

¹¹ Gautrelle, 1773, p. 173.

¹² Gilson, 1969, p. 129-130.

¹³ Séraphin, 1873, p. 424.

¹⁴ *Ibid.*, p. 425.

¹⁵ *Ibid.*, p. 428.

¹⁶ *Ibid.*, p. 427.

sur la réalité de ces mouvements mystiques. C'est ce qui explique la popularité de Guiseppe Maria Desa (1603-1663), plus connu sous le nom de Joseph de Cupertino. Ce franciscain est sujet à des lévitations observées par : trois de ses compagnons, Martelli de Spolète, Bernardin Benaducci et Archange Rosimi ; le médecin François de Pieperpaolo ; les cardinaux Lauria, Rapoccoli ou Odesalchi... Le récit de ces événements est connu grâce à la biographie de Joseph publiée par Robert de Nuti à Palerme en 1678. La publicité faite autour de ces « élévations » traduit l'importance d'une religion du voir, une religion dans laquelle les états mystiques ne sont pas des événements intérieurs, incommunicables, mais des preuves que Dieu peut intervenir dans ce monde. Le croyant doit pouvoir contempler, se persuader que ce sont des réalités.

Cette volonté de manifester la puissance divine explique l'attrait de la peinture religieuse du XVII^e siècle pour ces scènes¹⁷. Les plus connues sont celles qui concernent sainte Thérèse, mais sont aussi données à voir les extases de saint Pierre d'Alcantara, saint François d'Assise, saint Philippe Neri ou saint François de Paul. Les artistes présentent des personnages qui s'élèvent du sol, entourés de nuages ; ils sont appelés par des anges ou de somptueuses lumières. S'ils restent environnés par le monde, ils s'en sont détachés. Les témoins, quand ils sont peints, demeurent stupéfaits. Francesco Barbieri, dans *La Madonna del Carmine con sant'alberto* (1618), montre deux franciscains qui osent à peine regarder leur frère entrant dans une trouée de nuages. Dans *La Vergine impone il velo a santa Maria Maddelena de' Pazzi* (1669), de Ludovico Gimignani, des religieuses voient leur sœur emportée par un nuage vers Notre-Dame¹⁸. L'accent est donc clairement mis sur la « réalité » de l'événement, ce qui, aux yeux des croyants, apparaît comme la preuve que Dieu peut agir directement dans le monde des hommes. Toute une théologie met l'accent sur cette dimension, la publicité autour des miracles relevant d'une logique similaire. Les propos d'Alix se placent dans cette perspective. Les grâces divines ne sont ni des produits de son imagination, ni des rêves : ce sont des certitudes. Comme les scientifiques de son époque, elle fait nettement la différence entre sommeil et extase¹⁹.

¹⁷ Morello, 2003.

¹⁸ La remarque est la même pour la peinture du XVIII^e siècle comme le montrent, par exemple : Ludovico Mazzanti dans *San Giuseppe da Copertino in estasi alla vista del Santuario di Loreto* (1754), où ce sont des moines qui contemplent leur frère en lévitation ; Giuseppe Cades dans *Estasi di san Giuseppe da Copertino* (vers 1770), où des fidèles à la messe voient le célébrant attiré vers le ciel.

¹⁹ Dupleix, 1606, chapitre 2.

Elle est beaucoup plus prudente avec le second type d'expériences spirituelles : ses rencontres avec le démon et ses luttes contre les tentations. Alix assure en effet être tentée par le blasphème, « la sensualité et l'autre de désespoir²⁰ ». Avec une grande prudence, elle les inscrit dans un espace et un temps flous, un moment où elle n'est ni éveillée, ni endormie, un univers de l'entre-deux. Une nuit, alors qu'elle est couchée mais n'a pas encore été totalement gagnée par le sommeil, elle est assaillie par quatre démons ayant pris figure humaine :

Ces malins esprits se montrant d'une façon sale et horrible, prêts d'exécuter des méchantes actions en ma personne, et moi, ne pouvant autre chose pour la défendre qu'élever ma pensée au Ciel, suppliant Notre-Seigneur et sa sainte Mère de me protéger contre eux. Car ces démons, ne pouvant accomplir leurs desseins, me prirent par les pieds et par les bras, me tirant d'un côté et d'autre. J'étais bien aise qu'ils traitassent ainsi mal mon corps, pour me venger de lui²¹.

Un autre soir, elle voit quatre « grands hommes vêtus de noir, portant des flambeaux allumés qui approchaient de notre porte pour y entrer²² ». Elle leur attribue une certaine réalité puisque d'autres sœurs, selon elle, les auraient également vus avant qu'ils ne disparaissent mystérieusement. Ces apparitions sont fréquentes, mais elle les repousse toujours d'un simple signe de croix. Plus dangereuse, « une bête farouche ayant de grandes oreilles, des yeux étincelans, ayant des pattes larges à merveille²³ », qui l'attaque dans son lit.

Elle est extrêmement réservée face à ces phénomènes, doutant de leur nature. À Nancy, clouée sur sa paillasse par la fièvre, elle reçoit la visite d'un homme lui annonçant la prise de la cité par de furieux ennemis, avant de subitement disparaître. Elle conclut : « c'était une illusion²⁴ ». Une autre nuit, la scène est bien plus précise :

Voici les diables en forme d'hommes qui par charmes m'ôtèrent le mouvement et le pouvoir de me lever. Ils m'ôtèrent encore la parole, et commencèrent à faire des actions vilaines, tâchant de me toucher. Je sentais un feu infernal en la chair ainsi qu'un brasier. Je n'avais rien que l'esprit libre, qui était encore fort travaillé de résister à la tentation. Je le bandais vers Jésus et sa sainte Mère, leur disant que, puisqu'ils permettaient qu'il ne me restât plus que l'esprit, qu'ils le fortifiassent et fissent pour moi en sorte que je ne les offensasse point. Je fus ainsi travaillée toute la nuit sans que les démons eussent la puissance de me toucher²⁵.

²⁰ Le Clerc, 2004, p. 51.

²¹ *Ibid.*, p. 32-33.

²² *Ibid.*, p. 33.

²³ *Ibid.*, p. 41.

²⁴ *Ibid.*, p. 42.

²⁵ *Ibid.*, p. 52.

Véritable attaque démoniaque ? Si la précision de la description peut laisser penser qu'elle le croit, les propos qui encadrent la scène illustrent ses réserves. « Je pensais dormir », remarque-t-elle, ce qui pourrait placer l'événement dans le monde du cauchemar ou du combat diabolique. Elle signale aussi que la sœur qui partage sa chambre n'entend rien, ne se réveille même pas et que tout disparaît quand l'hôtesse apporte une chandelle. Les vivants interférant avec ce qu'elle sent, cela ne relève même du même statut que les extases. Si elle ne dit pas avoir été le jeu d'illusions ou de fantasmagories, elle laisse penser que tout s'est déroulé dans un état second.

Il est vrai que ses nuits sont chaotiques. À Nancy, où pendant près de dix mois elle a souffert d'insomnies quasi permanentes, elle se couche vers 20 heures. Elle reste « éveillée », du moins est-ce le terme qu'elle utilise. C'est pendant ces longues heures que les démons l'attaquent et les tentations l'assaillent. Vers 2 ou 3 heures du matin, elle retrouve suffisamment de présence d'esprit pour prier la Vierge, prélude d'une heure de profond sommeil dont elle sort à 4 heures, avec la sonnerie de la cloche. Au pied de son lit, elle voit alors « la Vierge présente au milieu de ma chambre. On voyait clair. Je m'écriai à elle : ma très chère Mère et Maîtresse²⁶ ! » Si, bien évidemment, il est hors de question de dresser un bilan clinique d'une femme qui est épuisée ou de juger la qualité d'une expérience spirituelle, l'analyse de son discours nous renseigne sur sa perception des espaces de l'entre-monde. La vision de la Vierge, positive puisqu'elle lui apporte confiance et force, est présentée comme une réalité, une grâce divine octroyée après de pénibles combats. Les diables sont bien plus flous : certes, elle dit être « éveillée », mais elle n'en est pas bien sûr. Serait-elle plutôt dans ces états indistincts, pendant lesquels, sans atteindre le stade du sommeil paradoxal, stagnant nombre d'insomniaques chroniques ? Alterne-t-elle des phases d'assoupissement et des moments de semi-conscience, domaine interlope où l'esprit a de la peine à distinguer le réel de l'imaginaire ? À près de quatre siècles de distance, il est impossible de répondre. Est-ce même utile ? L'essentiel est ailleurs. Il est dans la volonté d'Alix de créer cette dimension de l'entre-deux où se manifestent des forces du mal et de la tentation : entre ce qu'elle juge la réalité terrestre de ces visions et le sommeil marqué par des rêves.

Ce sommeil est justement la troisième dimension de l'expérience spirituelle définie par Alix. En ce moment propice, le Ciel s'ouvre à elle pour la rassurer, lui délivrer des messages purement personnels.

²⁶ *Ibid.*, p. 55.

Elle commence sa vie religieuse par une telle nuit. Alors qu'elle a 20 ans, elle se sent isolée dans sa ville natale de Remiremont où, selon elle, « il n'y avait que des ténèbres d'ignorance, point de gens d'Église pour instruire à la vertu²⁷ ». Après s'être confessée à la suite d'une grave maladie, elle sent s'affirmer sa vocation, mais ses hésitations sont encore bien grandes. Un songe l'éclaire :

Une fois, en dormant, il me semblait être en l'église de la ladite ville, dédiée à Notre-Dame, où j'entendais la messe, et qu'allant à l'offrande, j'aperçus la Vierge au coin de l'autel, avec un habit tout semblable au nôtre. Je m'arrêtai loin d'elle, ne m'osant approcher à cause de mon indignité, ce que voyant, elle m'appela, disant : « Viens, ma fille, et je te recevrai, parce qu'étant en péché tu as fait chose agréable à mon Fils de te confesser. » Encore que pour lors je réputai cela pour un songe, je me résolus toutefois d'être beaucoup plus dévote à Notre-Dame et de me confesser plus souvent²⁸.

Cette fois-ci plus aucune hésitation dans le récit : elle n'est ni dans la réalité, ni dans l'entre-deux ; elle se situe clairement dans le sommeil. C'est une porte vers le Ciel. Le rêve prémonitoire qui guide la jeune femme vers le cloître est un topos de la littérature chrétienne²⁹. Alix est donc bien commune. Mais, elle est plus que cela. Elle refuse toute idée de vision qui pourrait la faire passer pour une mystique incontrôlable ou une naïve. Elle précise que ce qu'elle voit est un « songe », ce qui dédouane sa conduite et interdit toute critique. Le procédé traduit aussi une prudence de la jeune femme envers son imagination. Le songe l'a confortée dans sa décision : elle suit son père malade à Hymont près de Mattaincourt où, deux ans plus tard, elle rencontre Pierre Fourier.

Dans le sommeil, elle renforce ses décisions, elle prend confiance dans l'avenir, elle se rassure. Tout au long de sa vie, elle jouit de tels rêves. Elle en est parfaitement consciente :

En dormant, souvent les choses qui me doivent arriver me sont présentées, tant en mon égard que celles qui touchent la Congrégation. Cela me met en peine, de peur de quelque tromperie, encore que je n'y ajoute point de foi mais, bien souvent, cela m'est un indice qu'elles pourront arriver en la façon que je les ai vues, et les recommande à Notre-Seigneur afin qu'il en fasse ainsi qu'il lui plaira. Elles arrivent le plus souvent ainsi que je les ai vues³⁰.

Assurée de devenir religieuse, elle hésite sur l'ordre à rejoindre. Son père la pousse vers les sœurs de Sainte-Claire à Verdun et Pierre Fourier lui enjoint d'obéir. Mais elle se sent aussi attirée par l'œuvre hospitalière de Sainte-Élisabeth, tout en s'avouant qu'aucune

²⁷ *Ibid.*, p. 14.

²⁸ *Ibid.*, p. 14-15.

²⁹ Hallett, 2013, p. 41-43.

³⁰ Le Clerc, 2004, p. 45.

de ces directions ne la satisfait pleinement. Un rêve l'instruit. Elle s'y voit suivre une grande procession de fidèles vêtus de blanc. Soudain, elle se trouve face à sainte Claire et sainte Élisabeth. Elle leur demande qui veut l'accueillir ; aucune ne lui répond. Elles lui montrent

au milieu de quatre colonnes quelque chose, me disant que c'était là ma vocation. Ceci était un berceau où on couche les enfants, et au milieu y était comme plantée une branche de paille d'avoine portant ses branches et sa graine. Il y avait quelque chose tout alentour qui la soutenait. Auprès de ce berceau était un gros morceau de fer, qui de soi-même donnait contre cette branche toutes les fois que le berceau penchait de côté et d'autre. Il me tomba en esprit que la vocation où je serais endurerait beaucoup de persécutions sans se dissoudre, comme me voulait signifier cette branche de paille, de soi fort fragile, qui n'avait pu être rompue ni brisée de ce marteau, et que Notre-Seigneur la rendrait ferme et stable³¹.

Devrait-elle fonder sa congrégation ? Une institution qui, à l'image de la plante entrevue, pourrait survivre malgré les difficultés ? Ni son père, ni son directeur spirituel ne veulent entendre de telles suggestions. Alix désespère. Heureusement, une autre nuit, « étant extraite de mes sens, il me semblait qu'une de nos sœurs, ou plutôt la Vierge Marie en cette forme, me donna le petit Jésus entre mes bras, et me fut dit que je persévérasse en ma première vocation³² ». Elle comprend que la Vierge lui confie une mission.

Devenue la fondatrice de la Congrégation Notre-Dame, les rêves appuient son action. À Nancy, « un soir, en dormant, je vis Notre-Dame sur une vieille muraille, qui se plaignait à moi, disant qu'on la laissait tomber en ce lieu³³ ». Elle a compris le message : elle essaiera de construire une maison en cette cité. L'expérience se renouvelle pour d'autres fondations. Celle de Saint-Nicolas-de-Port, ouverte en 1605, « me fut présentée en dormant³⁴ ». Trois ans avant d'aller à Verdun, durant son sommeil, elle voit la cité « en la même façon que je la trouvai en arrivant³⁵ ».

Bien d'autres religieuses profitent de rêves prémonitoires. L'histoire de la Visitation en fournit maints exemples³⁶. Alors qu'elle hésite à propos de sa vocation religieuse, Marie-Marguerite Michel (1591-1663) voit en rêve un enfant vêtu de blanc s'approcher d'elle et lui griffer une joue en lui disant que son époux la trouverait plus belle ainsi. Le rêve lui fait une telle impression qu'elle

³¹ *Ibid.*, p. 45-46.

³² *Ibid.*, p. 28.

³³ *Ibid.*, p. 48-49.

³⁴ *Ibid.*, p. 49.

³⁵ *Ibid.*, p. 50. La maison de Verdun est ouverte en 1608.

³⁶ Martin, 2011.

se réveille en pleurs, persuadée d'avoir réellement été défigurée : elle n'a rien. Deux jours plus tard, elle est atteinte de la petite vérole qui détruit à jamais l'harmonie de son visage. Le songe a été un signe ; elle comprend que cet époux est le Christ et décide de rejoindre la Visitation. Dans sa gestion de la maison de Riom, Jeanne-Charlotte de Brécard (1580-1637) profite de songes d'une autre nature. Une nuit, elle voit une de ses sœurs « toute poudreuse » à la communion. Au matin, elle la pousse à expliquer ce qui la tourmente. Étonnée, celle-ci avoue « qu'elle conservait dans son cœur plusieurs petites aversions, mais si secrètes qu'il n'y avait que Dieu et elle qui le sût ». Dans des conditions encore plus dramatiques, les rêves des religieuses de Port-Royal les rassurent au moment où la tourmente s'abat sur les jansénistes et que leur maison est fermée³⁷. Le phénomène n'est pas proprement féminin. En mai 1638, alors qu'il est enfermé au château de Vincennes, Saint-Cyran (1581-1643) a plusieurs songes qui le persuadent de la justesse de sa cause. Un de ses biographes assure : « L'esprit de Dieu fait que les choses arrivent au bout de plusieurs années selon les images qu'il en a peintes dans l'esprit de celui qu'il veut convertir³⁸. »

Alix ne fait donc pas exception. Elle s'inscrit pleinement dans son époque. Son originalité vient de la tripartition temporelle qu'elle propose très clairement : un état de veille pour les grâces divines ; un état flou d'entre-deux pour ce qui relève des tentations et du démon ; un état de sommeil pour des rêves qui rassurent et guident. Son propos n'est pas resté enfermé dans le secret de son manuscrit. Toutes ses biographies postérieures font mention de ses rêves et de ses extases. Celle de 1773 revient sur le rêve juste après sa première vraie confession, reprenant les mots de sa *Relation* autobiographique. La Vierge, vêtue du futur habit des sœurs de la congrégation, lui dit : « Viens ma fille, & je te recevrai, parce qu'étant en péché, tu as fait une chose agréable à mon Fils de te confesser. » L'auteur poursuit son récit :

Alix à son réveil est encore plus émue, & quoiqu'elle sut bien que ce n'étoit qu'un songe ; comme la charité profite de tout, elle se résolut d'être beaucoup plus dévote à la sainte Vierge & de se confesser plus souvent³⁹.

C'est la reprise presque exacte des mots d'Alix écrits plus d'un siècle auparavant. Ce sont encore ceux de la biographie publiée par

³⁷ Martin, 2018.

³⁸ *Recueil*, 1740, p. 186.

³⁹ Gautrelle, 1773, p. 7-8.

Albert Gandelet en 1882⁴⁰. L'expérience intime d'Alix est donc connue et partagée ; elle est un modèle pour ses sœurs.

UNE ORGANISATRICE

Alix Le Clerc n'est pas seulement cette mystique qui tente de comprendre et de classer ses expériences, c'est aussi la fondatrice d'une congrégation religieuse. En ce qui concerne le sommeil, sa pensée est guidée par deux impératifs. Le premier est ce qu'elle a vécu. Dans sa jeunesse, elle a résidé quelque temps chez les hospitalières de Sainte-Élisabeth installées à Ormes. Triste moment, où elle est agitée « d'inquiétudes d'esprit » tant elle est troublée par la venue de séculiers. La situation est si désagréable qu'elle passe ses nuits en prière. Elle connaît la souffrance de l'insomnie.

Elle est aussi gênée par toute forme de promiscuité. Lors d'un voyage, elle préfère laisser le lit à sa compagne et s'allonger sur le sol plutôt que de passer quelques heures à ses côtés. Cette décision vient d'une nuit traumatisante :

Étant couchée tout habillée avec une fille, tout à coup, comme je parlais à elle des choses du salut, une puanteur infernale me surprit avec tant de véhémence que je fus contrainte à quitter le lit. Néanmoins, la fille n'en sentit rien. Et tout le temps que l'habit que j'avais habillé pour lors dura, il lui resta quelque chose de cette puanteur. Il me tomba en l'imagination sur l'heure que Notre-Seigneur voulait que je couchasse seule. J'en fis vœu incontinent. Souvent, je sens de ces puanteurs quand il me veut arriver quelque affliction. Aussi elles précèdent parfois mes grandes tentations⁴¹.

Ce vœu est vécu en fonction du second impératif : les règles qui organisent la vie des couvents et monastères. Toutes consacrent un chapitre au dortoir, à la manière de s'y comporter et à l'organisation de l'espace⁴². Si la congrégation de Notre-Dame se distingue peu des ordres cloîtrés, Alix et Pierre Fourier ont accordé une très grande attention au sommeil et à tout ce qui a trait à la nuit. Après leur disparition, les choses s'affinent avec le *Journalier* (1649), *Le primitif et legitime esprit de l'institut* (1650), puis les *Reglements ou éclaircissements sur les constitutions* (1674) ou les *Usages des religieuses* (1690). Immédiatement, les textes sont très stricts, insistant essentiellement sur les conditions du sommeil. Ceux publiés après 1670 accordent une grande place au dortoir et au sommeil, leur réservant des chapitres particuliers.

⁴⁰ Gandelet, 1882, p. 27.

⁴¹ Le Clerc, 2004, p. 57-58.

⁴² Voir par exemple : Martin, 2018 ; Martin, 2011.

Les cellules sont regroupées dans le dortoir⁴³. Chacune a 11 pieds de long et 10,5 de large, soit environ 11 m². Elle est meublée d'un prie-Dieu, d'une table, d'une chaise et d'un petit siège de bois. Le lit est composé d'un bois avec une paille, un matelas, un chevet, un oreiller, deux draps de toile, une couverture, une seconde est ajoutée en hiver. Il est entouré de rideaux de « serge verte-brune, sans autre ornement qu'un petit molet⁴⁴ de laine à l'entour des rideaux, & de la frange de même aux pantes ». Le décor est très simple : un crucifix, une statuette de la Vierge, un chandelier, un bénitier et des livres de piété. L'exemple d'Alix demeure une référence pour toutes les sœurs, y compris au XIX^e siècle :

Sa chambre était un dortoir, sans cheminée, une des plus incommodes si elle pouvait, dans laquelle elle n'a jamais voulu souffrir d'ajustement ni d'autres meubles que son lit très pauvrement accommodé, deux ou trois images en papier, un bénitier de terre, une table et un petit banc de bois qui lui servait de siège⁴⁵.

Toute marque de luxe est prohibée. La sœur ne doit avoir nul secret. Il lui est interdit de posséder un coffre ou une cassette fermant à clé. En 1674, il est prévu que toutes les cellules soient dotées d'une serrure ne pouvant se fermer que de l'extérieur, la supérieure disposant d'un passe-partout⁴⁶. Ainsi, une sœur ne peut s'enfermer, mais elle peut l'être. Elle ne peut pas s'isoler, mais être punie. Cette disposition disparaît cependant très vite des règles, usages et journaliers. Est-ce parce que cette disposition n'est matériellement pas possible car trop complexe et coûteuse ? Ou parce qu'elle impose à la religieuse une contrainte trop forte ? Impossible de le dire.

Si chaque religieuse tient propre sa cellule, la « sœur qui a en charge les lits⁴⁷ » vérifie l'état des matelas, couvertures et paillasses en vue d'éventuelles réparations. Dans un lieu propre, elle entretient les couvertures.

Le soir, la « sœur qui visite les chambres » commence son office⁴⁸. À 20 heures 45, elle circule pour « voir si les Religieuses sont couchées, & leurs lumières sont éteintes ». La peur des incendies est telle qu'elle vérifie scrupuleusement que nulle ne lit ou n'écrit avec une chandelle dans son lit ou fichée dans le mur. Elle veille à ce que chaque sœur dorme seule dans son lit, que les novices

⁴³ *Usages*, 1690, p. 127-128. Dans cet article, nous ne parlons que du dortoir des sœurs. Les règles qui organisent celui des pensionnaires sont à peine plus légères.

⁴⁴ Petite frange qui sert à garnir les meubles.

⁴⁵ Gandelet, 1882, p. 211.

⁴⁶ *Reglements*, 1674, p. 234-239.

⁴⁷ *Usages*, 1690, p. 281-283.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 281.

soient séparées des professes... Le dortoir est un espace hiérarchisé. Puis, elle ferme le dortoir et remet la clé à la mère supérieure. Alors, seule une lampe brille pour toute la communauté. Cet espace bien géré est un lieu de calme, pas de récréation.

Le désordre est un risque⁴⁹. Pour l'écartier, il est prévu d'alterner des cellules de sœurs âgées et celles des plus jeunes, les premières devant donner l'exemple et éviter les amitiés entre les nouvelles arrivées. Il est interdit d'en changer sans l'autorisation de la mère supérieure. La promiscuité est aussi un danger. Il est demandé qu'une sœur ne sorte jamais de sa cellule que « deccemment habillée ». Celle qui entrerait dans une cellule sans avoir obtenu l'aval de la supérieure commet une faute grave envers la sœur qu'elle a dérangée. Elle « sera obligée de luy en faire satisfaction en pleine Communauté, & de manger à terre, aux pieds de cette sœur, huit jours durant au Réfectoire⁵⁰. »

Comme elle le fait au chapitre ou dans le chœur de l'église, la sœur circule sans faire de bruit dans le dortoir. Ce n'est pas un lieu de repos, une parenthèse dans la vie religieuse ; il en est le prolongement intime. Les règles et les commentaires sont très clairs :

Elles aimeront & honoreront leur Cellule, comme le lieu où elles peuvent plus librement répandre leur cœur devant Dieu, jouir de sa divine présence, & lui exposer tous leurs besoins⁵¹.

Une autre édition est encore plus enthousiaste :

Chacune portera un très grand respect à sa propre cellule, & l'estimera comme une terre sainte, & un lieu tout sacré qui est familier & delectable aux anges comme si c'estoit une espece de ciel ; à raison qu'ils voient que là dedans est logée une épouse de leur Seigneur & fille de leur Reine : & qu'il ne s'y démele jour & nuit que des ouvrages de Dieu, & des choses célestes⁵².

Dans cet espace saint, la sœur a une attitude « perpétuellement très modeste & dévote⁵³ ». C'est ce qui va favoriser son sommeil. Les religieux estiment en effet que cette sainteté de l'espace et du temps rend inutile les autres procédés d'endormissement si fréquents à cette époque : entendre l'eau goutter dans un bassin, comme le propose le médecin Laurent Joubert (1529-1583)⁵⁴, ou se faire bercer par des bruits légers, ce que suggère le philosophe Bernardino Telesio (1509-1588)⁵⁵. Nul recours aux divers calmants

⁴⁹ *Reglements*, 1674, p. 234-239.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, p. 235.

⁵² *Constitutions*, 1694, p. 164.

⁵³ *Ibid.*, p. 164.

⁵⁴ Joubert, 1572, livre 3, chapitre 10.

⁵⁵ Telesio, 1590.

ou somnifères offerts par de multiples médecins à l'image de Martin Ruland (1532-1602), auteur du *Curationum empiricarum et historicarum* (1578), ou de Giovanni-Battista Codronchi (1547-1628). L'insomnie subie est en effet une crainte majeure des hommes du XVII^e siècle. Les causes en sont mal connues. Jean-Jacques Boissard (1528-1602), dans son *De divinatione & Magicis praestigiis* (1615), accuse les ensorcellements qui provoquent ce qu'il nomme la « malnuit ». La majorité des religieux refusent cependant ces théories ésotériques. Ils accusent le chagrin, la crainte, les attentes, l'anxiété ou la « mélancolie amoureuse », selon l'expression de Robert Burton (1577-1640)⁵⁶. Préparer son esprit par la prière, se coucher dans le calme le plus absolu et contempler le crucifix en attendant que les yeux se ferment semblent des méthodes suffisantes à tous les fondateurs d'ordres religieux.

Le *Journalier* de 1649 impose un rituel rigoureux⁵⁷. Dans sa cellule, la sœur commence par des exercices simples : prières à Dieu, à la Vierge et à l'Ange Gardien ; examen de conscience comparé à celui fait au lever pour juger sa journée ; méditation sur les dévotions du lendemain. Elle offre ensuite son sommeil à Jésus

en l'honneur du repos éternel qu'il a dans le sein de son Père, & en union de celui qu'il a pris cy bas dans le sein de sa Mère ; dans la creiche, en l'estable de Bethleem ; dans les grottes du désert, fuyant en Égypte ; sur la dure dans le temple de Hierusalem ; sur la croix, & dans le Sepulchre, au Mont de Calvaire ; & par tout ailleurs durant le temps qu'il a esté sur la terre⁵⁸.

Dormir c'est donc imiter le Christ. L'affirmer est important car une des mortifications fréquentes dans les couvents est la privation volontaire de sommeil. Comme bien d'autres fondateurs, Alix Le Clerc et Pierre Fourier se méfient de ces pratiques. Comme dans les autres ordres religieux, ils prennent des mesures énergiques⁵⁹. En quête de perfection, toute sœur peut être tentée « d'affliger volontairement son pauvre corps (avec obéissance) et souventefois le priver d'une partie du contentement & du repos qu'il pourrait licitement & raisonnablement trouver & prendre dans les viandes & le dormir⁶⁰ ». Les violences excessives sont à proscrire. Le danger est réel. Plusieurs supérieurs ont reçu des demandes de mortifications outrancières car ne pas dormir ou le faire dans des conditions déplaisantes est assez fréquent dans les couvents. Pierre Fourier prévient qu'il faut éviter les « diverses distractions & d'images &

⁵⁶ Burton, 2000, p. 1282.

⁵⁷ *Journalier*, 1649, p. 258-261.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Martin, 2018 ; Martin, 2011.

⁶⁰ Fourier, 1650, p. 77.

de sentimens inutiles, & quelquefois dangereux, & bien impertinants⁶¹ ». Le corps est un mauvais maître ; surtout quand on l'affaiblit « faute de le laisser boir & manger & dormir & se chauffer⁶² ». François de Sales ne disait pas autre chose aux Visitandines.

Ainsi sermonnée par le *Journalier*, la sœur se déshabille en ayant « un grand soing de l'honesteté & Sainte pudeur⁶³ ». Enfin couchée, elle fait le signe de croix sur son cœur, son corps et son front. À chacun est associée une prière⁶⁴. Au premier, elle dit : « Mon doux Jésus, mettez vous comme un cachet sur le cœur, qui n'est plus mien, mais entièrement vostre. » Au second, elle murmure : « Mettez vous comme un signe sur mon corps, & effacez en tous les malheureux cachets du monde, du diable & de la chair. ». Au troisième, elle conclut :

Mettez vous comme un signe fidel sur ma face afin que mon ame d'admette jamais point d'autre amour que le vostre, ny d'autre amant que vous. O le Dieu de mon cœur & le cœur de mon ame, je vous prie de veiller sur moy pendant que le dormiray, & de recevoir toutes mes respirations & tous les battements de mon cœur pendant cette nuit, comme autant d'hommages que je vous fais de moy-mesme, & de louanges que je rends a vostre divine bonté⁶⁵.

Se remettre entre les mains de Dieu est un réflexe de bien des contemporains qui craignent les errements de l'âme et du corps pendant le sommeil : rêves impurs, pensées érotiques, gestes incontrôlés et impudiques. Par le signe de croix et la prière, la religieuse établit un barrage symbolique sur son front, donc son esprit, son corps et son cœur, qui équivaut à l'âme amoureuse. Jésus doit veiller sur ce rempart pour éviter les problèmes. Elle fait plus encore. Elle sait que le biologique va prendre le pas sur sa volonté et sa dévotion, elle offre donc ce que nous pouvons appeler ses réflexes corporels (respiration, mouvements...) à Dieu, comme autant de prières inconscientes. Il y a là un optimisme rare face à la mécanique humaine. Si elle peut entraîner le croyant vers des abîmes, elle est naturellement divine. À ce titre, elle peut être offerte au Ciel.

Ce langage du corps est encore plus nettement affirmé dans la description des procédures pour lutter contre l'insomnie⁶⁶. Le *Journalier* consacre en effet plusieurs pages à des techniques physiques et mentales pour trouver le sommeil. La religieuse doit y recourir

⁶¹ *Ibid.*, p. 136.

⁶² *Ibid.*, p. 137.

⁶³ *Journalier*, 1649, p. 259.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 260-261.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*, p. 261-263.

pour éviter que son esprit sombre dans l'imagination ou le désespoir. Elles permettent de contrôler le corps et l'âme. Bien couchée, les bras le long du corps, la sœur s'imagine dormir et « par imagination » pose sa « bouche amoureuse » sur les plaies du Christ en murmurant « IE, & SUS ». Elle renouvelle le mouvement à chaque respiration. Contrôler son souffle est, encore en notre XXI^e siècle, une des recommandations faites aux insomniaques. Mais il est étonnant, dans un texte de 1649, de la trouver avec une telle précision. Comme il est surprenant de voir la religieuse penser qu'elle embrasse le corps de Jésus, qu'elle pose ses lèvres sur ses plaies... De telles pensées sont soit réservées à de grands spirituels, soit jugées suspectes. Le geste est si osé qu'il n'est pas repris dans les règlements suivants. Il manifeste un langage corporel, réel ou imaginé, qui trouble tant il est visuel et physique. Il a cependant son utilité. Il fait du Christ la clé qui permet de bien dormir car il est protecteur, modèle et consolateur.

*
* *

Lorsqu'elle dort, Alix Le Clerc n'est pas bien différente des autres religieuses de la première moitié du XVII^e siècle. Rêves prémonitoires et mortifications sont des pratiques courantes. Elle partage une culture qui dépasse les murs du couvent et marque profondément les comportements jusqu'au début du XIX^e siècle⁶⁷. Parler de son sommeil, le scruter, tirer des conclusions des postures ou des songes est fréquent. Le médecin du jeune Louis XIII passe des nuits à essayer de tirer des diagnostics en regardant dormir son royal patient⁶⁸. La congrégation d'Alix n'est pas plus originale, que ce soit dans l'organisation du dortoir ou le contrôle des sœurs. Ce sont des thèmes récurrents des règles. Toutes veulent éviter deux dérives : le confort et la violence de l'insomnie volontaire.

Alix est-elle une femme caractéristique de son temps ? Certes. Elle manifeste cependant une conscience plus aiguë que d'autres sur les dangers pour l'âme et le corps, sur la hiérarchisation des interventions surnaturelles dans sa vie... Elle craint de fermer les yeux et institue, chose exceptionnelle, l'office de la « sœur qui visite les chambres ». Surtout, elle nous montre que le sommeil n'est pas un geste naturel. C'est une manifestation culturelle qu'elle construit pour vivre pleinement son ambition spirituelle. Cette construction est avant tout une forme de dévotion christique car Jésus est tout : il

⁶⁷ Martin, 2000.

⁶⁸ Martin, 2015.

est celui qui envoie des messages, qui protège contre les cauchemars, qui apaise les insomnies. Cette fusion avec Jésus, bien affirmée dans la première moitié du siècle, tend à s'estomper par la suite tant elle peut sembler suspecte. Si Alix a pu la vivre pleinement c'est parce qu'elle est sur la voie de la sainteté, qu'elle est appelée par le Ciel ; comment ses sœurs pourraient-elles espérer rivaliser avec elle ? Après 1670, les règlements parlent de lits, de propreté, de silence... plus d'appels mystiques. Une évolution qui montre que l'histoire du sommeil s'écrit entre spiritualité et pragmatisme.

BIBLIOGRAPHIE

I. Sources :

- Constitutions*, 1694 : *Les vraies constitutions des Religieuses de la Congrégation de Nostre Dame...*, 2^e éd., Toul, A. Laurent, 1694.
- Fourier, 1650 : Pierre Fourier, *Le primitif et legitime esprit de l'institut des filles de la Congrégation de Nostre Dame*, Pont-à-Mousson, Jean Guillere, 1650.
- Gautrelle, 1773 : Timothé Gautrelle, *La vie de la vénérable Mere Alix Leclerc...*, Liège et Nancy, Henry Haener, 1773.
- Journalier*, 1649 : *Journalier des religieuses de la Congrégation Notre-Dame*, Pont-à-Mousson, Jean Guillere, 1649.
- Le Clerc, 2004 : Alix Le Clerc, *Relation autobiographique*, Paris, Cerf, Sagesses Chrétiennes, 2004.
- Reglements*, 1674 : *Reglements ou eclaircissements sur les constitutions des Religieuses de la Congregation de N. Dame...*, Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1674.
- Usages*, 1690 : *Usages des religieuses de la Congrégation de Nôtre-Dame servans d'eclaircissement à la Constitution du R.P. Pierre Fourier...*, Châlons, J. Semeuze, 1690.

II. Autres sources :

- Burton, 2000 : Robert Burton, *Anatomie de la mélancolie*, éd. par Bernard Hoepffner et Catherine Goffaux, Paris, Librairie José Corti, 2000.
- Descartes, 1859 : *Œuvres inédites de Descartes*, éd. par le C^{te} Foucher de Careil, Paris, Auguste Durant, 1859.
- Dupleix, 1606 : Scipion Dupleix, *Les causes de la veille et du sommeil...*, Paris, Laurent Sonius, 1606.
- Joubert, 1572 : Laurent Joubert, *Medicinae practicae priores. Libri Tres*, Lyon, J. Grégoire, 1572.
- Recueil*, 1740 : *Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal...*, Utrecht, s.n., 1740.
- Telesio, 1590 : Bernardino Telesio, *Varii de naturalibus rebus liebelli*, Venise, F. Valgrisium, 1590.

III. Études :

- Gandelet, 1882 : Albert Gandelet, *La vie de la mère Alix Le Clerc...*, Bruxelles, Polleunis, 1882.
- Gilson, 1969 : Étienne Gilson, *La théologie mystique de saint Bernard*, 3^e éd., Paris, Vrin, 1969.
- Hallett, 2013 : Nicky Hallett, *The Senses in Religious Communities, 1600-1800*, Farnham, Ashgate, 2013.
- Martin, 2000 : Philippe Martin, « Corps en repos ou corps en danger ? Le sommeil dans les livres de piété (seconde moitié du XVIII^e siècle) », *Revue d'histoire et de philosophie religieuses* 80/2, 2000, p. 247-262.

- Martin, 2011 : Philippe Martin, « La nuit et le sommeil ou la place du corps dans l'expérience religieuse de la Visitation au XVII^e siècle », in : *Pour Annecy et le monde. L'ordre de la Visitation (1610-2010)*, Milan, Silvana Editoriale, 2011, p. 277-289.
- Martin, 2015 : Philippe Martin, « Le sommeil d'un prince : les nuits de Louis XIII enfant », in : *Le lieu et le moment. Mélanges en l'honneur d'Alain Cabantous*, dir. par Isabelle Brian, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015, p. 355-364.
- Martin, 2017 : Philippe Martin, « Autobiographie spirituelle », in : *Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*, dir. par Françoise Simonet-Tenant, Paris, Honoré Champion, 2017, p. 90-92.
- Martin, 2018 : Philippe Martin, « Dormir à Port-Royal », in : *Histoires croisées. Politique, religion et culture du Moyen Âge aux Lumières*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2018 (à paraître).
- Morello, 2003 : Giovanni Morello (dir.), *Visioni ed Estasi. Capolavori dell'arte europea tra Seicento e Settecento*, Milan, Skira, 2003.
- Séraphin, 1873 : Père Séraphin, *Principes de théologie mystique à l'usage des confesseurs et des directeurs des âmes*, Paris – Leipzig – Tournai, Casterman, 1873.
- Tihon, 2004 : Marie-Claire Tihon, *La bienheureuse Alix Le Clerc*, Paris, Cerf, 2004.
- Whyte, 1960 : Law Lancelot Whyte, *The unconscious before Freud*, New York, Basic Books, 1960.

Positions luthériennes

Théologie - Histoire - Spiritualité

REVUE TRIMESTRIELLE

16, rue Chauchat – 75009 PARIS
C.C.P. 24253 43 Y – Paris

Rédacteur en chef :

Madame Madeleine WIEGER

Sommaire du n° 2018/3

- **Matthieu ARNOLD**
Liminaire 237
- **Madeleine WIEGER**
31 octobre 2017 – et après ? 239
- **Marc LIENHARD**
Le protestantisme alsacien en 1918..... 243
- **Walter SPARN**
« Ô Luther, toi le grand homme méconnu ! » Lessing avec
Luther – et en dépassant Luther – contre les luthériens... 253
- **Matthieu ARNOLD**
Affirmations de la foi. Le catéchisme pour adultes de
Gerd Theissen 267
- **Thierry DOMINICÉ**
Spiritualité protestante et vœux monastiques : un « mariage »
improbable mais significatif. L'exemple des communautés
de Taizé et de Reuilly à travers leurs règles..... 285
- **Matthieu ARNOLD**
Quelques ouvrages récents relatifs à Martin Luther et à la
Réformation (XXIX) 319

Abonnement 2018 :	• France (particuliers)	35 €
	• France (institutions)	42 €
	• Étranger	47 €
	• de soutien	55 €
Prix de ce numéro : 10 € – Franco : France 12 €, étranger 15 €		